

La peur

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **7 (1904)**

Heft 4

PDF erstellt am: **01.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-253694>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA PEUR

— V'là la chose, dit le maire Honoré Sauvent, un vieux paysan à la face rasée que perçaient deux yeux étroits brillant comme des braises : Une sentinelle a été tuée hier soir. Eh bien, le général ennemi veut un homme à fusiller ou il brûle le village.

Un « oh ! » révolté s'échappa des lèvres des six conseillers réunis en comité secret, et il poursuivit :

— C'est-y aussi raisonnable d'aller estourbir une sentinelle qu'est pour rien dans la guerre!... Enfin, quoi qu'il en soit, suivant les us et coutumes, faut choisir l'otage, comme ils disent, parmi les élus du peuple, — moi, vot'maire, ne comptant point... V'là pourquoi j'vous ai réunis.

Sa voix éteinte, il y eut dans la salle des séances un grand silence, un silence si profond qu'on eût pu percevoir le chuchotement de la neige qui, abondamment, tombait, recouvrant la pauvre terre ravagée par la guerre d'un doux linceul.

Alors, voyant qu'aucun de ses collègues ne demandait la parole, le maire, de sa voix cassée qui sifflait entre ses dents, reprit :

— Faut pas rester deux heures à se lamenter. Y a-t-il un patriote qui soit disposé à y aller de bonne volonté pour sauver le pays, les femmes et les orphelins ?

— Dame ! maugréa l'adjoint, personne n'est pressé.

— Ça, c'est une parole qu'est bonne, approuvèrent les autres. On n'a pas eu tant de peine à vivre jusqu'au jour d'aujourd'hui, pour aller se faire tuer la peau contre un mur.

— Pourquoi aussi, glapit le maire, y a-t-il des gas qui vont chercher des chicanes aux sentinelles !

— Si seulement on le connaissait, c'lui-là !

— Ben sûr qu'on l'enverrait, mais puisqu'on ne sait pas!... Enfin, faut vous décider, voulez-vous que ce soit le plus vieux ou le plus jeune du conseil ?

Le doyen, le père Thomas, se dressa précipitamment :

— Eh ! l'pus jeune, not'maire, l'pus jeune!... j'avons p'us la force de supporter les émotions !

A son tour, se levant très pâle, Vincent, le dernier venu, balbutia :

— Jamais le conseil ne voudrait une chose pareille ! J'suis marié de la fleur des pommes. Vous ferez pas d'mes enfants des orphelins qu'ont jamais connu leur père !

— Pourtant, il faut se décider.

Alors, Hyacinthe, le forgeron, insinua :

— Pourquoi ce serait point vous, not'maire, qui vous dévoueriez pour la commune !

D'un violent coup de poing Honoré l'interrompit :

— Tais-toi, propre à rien, tais-toi !

— Mais...

— Alors tu crois que je n'y avais pas songé à me dévouer pour mes administrés ? J'y ai pensé avant toi, galvaudeux.

— Dites-donc, Honoré, c'est pas la peine...

— Si, c'est la peine, continua-t-il, scandant ses mots d'énergiques tapes sur la table, car il a fallu pour me retenir, que ma femme, mes enfants et mon gendre m'expliquent à plus de dix fois que je ne pouvais pas m'en aller, moi, une des colonnes du pouvoir constitué, moi qui avais servi avec le même dévouement la République, la Royauté et l'Empire.

— C'est pas une raison...

— Si, c'en est une, parce que depuis que le Conseil tout entier a fait à mes cheveux blancs l'honneur de les mettre à sa tête, jamais je n'ai failli à mon devoir. Sans rien dire à personne, je serais allé trouver le général ennemi, et je lui aurais dit : « Vous êtes une canaille, tuez-moi et laissez ma commune tranquille ! » ; mais j'ai craint d'ébranler par mon départ le pouvoir administratif... Comprenez-vous, les autres ?

Les conseillers se regardèrent, impressionnés, et ensemble, sauf le forgeron, qui représentait l'opposition, ils approuvèrent.

— Vous êtes un brave, Honoré.

— Je le sais, mais n'empêche qu'il faut se décider.

De l'horloge de l'église un coup de cloche tomba, marquant une demie, un coup de cloche qui, passant sur le village assoupi dans la neige, vibra jusqu'à eux comme un glas et les fit tous frissonner.

— Dans deux heures il sera trop tard, soupira l'un d'eux.

— Cré nom ! grognèrent les autres.

Tout à coup, le maire, qui, depuis un moment, la tête cachée dans ses mains, se torturait l'esprit à la recherche d'une combinaison qui sauverait à la fois la commune et ses collègues, triomphant, jeta :

— J'ai une idée !

— C'est-y vrai ?

— Vous savez, Gauzia, l'ancien garde champêtre, ce vieux tout cassé, que c'est étonnant qu'il vive, on va lui demander de se dévouer pour la commune, moyennant quoi on fera une pension à sa veuve.

Tous applaudirent et décidèrent de rester en permanence jusqu'au retour du maire qui, avec Vincent, ferait la démarche auprès de Gauzia.

Lorsque le maire et son acolyte pénétrèrent dans la salle du comité secret, de toutes les bouches un même cri sortit :

— Eh bien ?

— Y veut pas, répondirent-ils lugubrement.

— Malheur!...

— Vous n'avez pas bien su lui présenter la chose, jeta le charron.

— Il est buté.

— Vous êtes des maladroits !

Espérant calmer leur angoisse dans une discussion, ils s'insultaient, s'accusant mutuellement d'avoir attiré la colère de l'ennemi, et leur fièvre augmentant à mesure que le temps passait, ils allaient en venir aux coups, lorsque dans le chambranle de la porte, le vieux Gauzia, tout tordu par ses infirmités, s'encadra.

Calmés net par la vue de l'ancien garde champêtre, ils reprirent leur place et Honoré Sauvent — encore tout secoué de la dispute qu'il venait d'avoir avec l'opposition — annonça du ton doctoral qu'il croyait nécessaire à sa fonction :

— Je vous présente un patriote et un brave... Vous acceptez, n'est-ce pas, Gauzia, de vous dévouer pour la commune ?

Le petit vieux, rapproché de la table, vivement protesta :

— Pardon, excuse, j'acceptons point... Comme vous y allez ; on voit bien que ce n'est pas de vous qu'il s'agit !

Un cri désappointé lui répondit. Mais il poursuivit :

— Seulement, avec ma bourgeoise j'avons examiné la proposition de M. le Maire... et j'suis venu pour en causer.

Un même soupir d'espoir souleva les poitrines des conseillers et Sauvent expliqua que la commune reconnaissante ferait à la veuve une pension annuelle de quatre cents francs.

— Quatre cents francs, c'est guère, dit le vieux. — Et avec un petit hochement entendu de la tête, il insinua :

— Vous mettrez ben tout de même une pièce de dix pistoles en plus ?

— Nous sommes prêts à tous les sacrifices, on augmentera de dix pistoles.

— C'est point de trop... A présent, vous marquerez ça sur un bout de papier, pas vrai ?

— Ce n'est pas utile entre nous, dit Honoré, qui ne voulait pas laisser trace de l'affaire.

— Alors, y a rien : j'veux un écrit !

Comme il faisait mine de regagner la porte, Vincent, le nouveau marié, qui ne pouvait se débarrasser d'une obsédante réminiscence :

« *Le sort tomba sur le plus jeune...* »

le rattrapa par sa blouse, criant :

On accepte, on accepte ! je vais rédiger moi-même l'engagement.

— Alors, vous êtes décidé, cette fois-ci ? déclara le maire.

Mais, encore, il protesta :

— Pardon, excuse, la rente, c'est pour ma femme, mais, pour moi, qu'est-ce que vous aller me donner ?

— Pour vous ?...

Ils se regardèrent interloqués, n'ayant point songé à cette objection. puis, se remettant, Honoré répliqua :

— Pour vous, Gauzia, il y a la gloire et l'immortalité !

— Je m'en fiche de vos grands mots. J'veux ben y aller, j'vous l'dis franchement. J'suis vieux, autant sauver le pays que de trépasser de maladie. Mais j'veux quéquechose pour moi.

— Oui, mais quoi ?

— Ben... des satisfactions comme j'en ai jamais eues.

— Lesquelles ?

— D'abord un bel enterrement... avec les cloches, le tambour et le tremblement.

— Vous l'aurez.

— Oui, mais faut l'écrire... Ensuite, pour le quart d'heure, Monsieur le maire, j'veux un bon diner... mais là un bon diner, avec d'la viande et un vieux qu'ceux qu'en boivent appellent comme ça du champagne. Puis, après, j'suis votre homme.

Certains, maintenant qu'il acceptait, les conseillers détendirent leur crispation inquiète en de larges éclats de rire : « Ah ! Gauzia, il voulait boire du champagne... »

Le repas fut commandé, copieux soigné par le bon-homme qui avait interdit aux conseillers de sortir de la salle avant qu'il eût mangé.

Au soir, escorté de tout le Conseil, maire en tête, Gauzia, l'estomac satisfait, de la gaieté plein la tête, s'en allait gaillardement pour rejoindre le détachement chargé d'emmener l'otage choisi. Et, sur la route neigeuse que la lune éclairait, son ombre le suivait zigzagant.

Mais, à l'étonnement de tous, au rendez-vous prescrit, ne se trouvait nul soldat. A la suite de la bataille du matin, l'armée ennemie s'était repliée,

sans avoir eu le temps de tirer représailles du meurtre de la sentinelle. En sa séance de Comité secret — si secret que, seuls de tout le village, les membres n'avaient rien su de ce qui se passait au dehors — le Conseil avait signé au rusé Gauzia les dédommagements demandés alors que les envahisseurs étaient partis !

Et devant l'emplacement désert, avec de gros éclats de rire qui s'éteignaient en une toux arracheuse, le petit vieux criait :

— Vous la payerez, la rente !... et pis l'diner aussi !... et pis encore l'enterrement !... Ça vous apprendra, les gas, à reluquer la peau des autres !

ECONOMIE DOMESTIQUE

Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Si vous gravisiez la montagne par un jour tiède et parfumé de printemps, vous êtes bercé par un murmure qui ressemble à un chant ; un mince filet d'eau bondit joyeux et fébrile à travers les cailloux, étonné de sortir de l'obscur rocher et de refléter les rayons du soleil en paillettes de feu. Il court, le petit ruisseau, impatient d'avancer dans la vie, de rejoindre ses frères qui chantent au loin, et lorsqu'ils se rencontrent, ils se mêlent, se confondent dans un élan d'amour. Leur horizon s'élargit ; ils se saisissent tous au passage pour courir ensemble vers leur but suprême, l'immense océan, cet infini des eaux, et leur cours se fait large, profond, bienfaisant.

Qui eût dit que ces minces filets d'eau, cristaux argentés, deviendraient cette rivière majestueuse sillonnée de ruisseaux, trait d'union des villes, factage du commerce.

Il y a une loi dans la nature qui veut que de toutes petites causes produisent de grands effets, et la vie de l'homme qui peut être si belle et si féconde, n'est faite que de secondes et de minutes fugitives et pour ainsi dire imperceptibles.

Précisons, appliquons cette loi générale que rien n'est inutile, que l'atome a sa valeur intrinsèque dans les forces de la nature, à la pratique de l'économie domestique.

La famille est une petite partie du grand tout social, de sa prospérité individuelle dépend la prospérité de l'ensemble et cette prospérité tient en grande partie à la bonne direction intérieure qui est le lot de la femme.

On dit que la femme fait ou défait les maisons ; ceci est d'une vérité incontestable ; l'homme alimente le foyer par le travail, et la femme le conserve par l'économie. L'habileté de la ménagère consiste à ne rien perdre, à ne rien négliger, aucun détail, si minime qu'il soit, ne sera dédaigné par elle ; entretien des meubles, cuisine, raccommodage du linge et des vêtements ; elle excellerà dans l'art culinaire où il est si facile de perdre ou d'utiliser ; elle connaîtra le prix de toutes les denrées et l'époque où elles seront à la portée de sa bourse ; elle ne dira jamais « ce n'est qu'un sou » ; le petit sou, c'est le mince filet d'eau qui bondit du rocher et devient fleuve.

Il faut surtout, dans le ménage, la science et le respect des petites choses, ou plutôt ne trouver rien de petit, ni la minute qui s'envole, ni le grain de poussière qui s'attache aux meubles, ou aux tentures, ni le morceau de charbon qui se consume inutilement, ni la minuscule tache de rouille qui s'attache au linge